

LA
SAGA DE

MÔ

4. *Tabarka*

MICHEL TORRES



LA
SAGA DE

MÔ

4. *Tabarka*

MICHEL TORRES

L'AUTEUR

Michel Torres vit où il a toujours vécu : à Marseillan, sur le bassin de Thau.

Il écrit ses romans noirs à partir de la mise en culture de souvenirs et d'images mentales, un cinéma personnel. Il est influencé par les peintres Hervé di Rosa, André Cervera, René-François Grégogna, Pierre François, Rui Sampaio et Wolfgang Beltracchi.

Mô, c'est son double trouble, le jumeau sombre, personnage récurrent de ses histoires dans son environnement naturel, la lagune de Thau qui l'a vu naître, un micro-monde où il a navigué, plongé, baigné dans la sous-culture spécifique du bassin sétois. Il vit des aventures le plus souvent fantastiques enracinées dans un langage et un biotope rigoureusement authentiques. Michel Torres écrit donc une saga : six romans noirs ethnographiques sudistes qui s'enchaînent dans un ordre chronologique et deux romans additionnels. Chacun peut être lu séparément sur un fil rouge tendu.

Tabarka est le quatrième tome à paraître.

Distribution & diffusion : Hachette Livre

© éditions publie.net & Michel Torres

Préparation éditoriale : Danielle Carlès & Guillaume Vissac

Dépôt légal : 2^e trimestre 2016

ISBN 978-2-37177-457-5

© papier-epub, marque déposée des éditions publie.net

LA
SAGA DE

MÔ

4. *Tabarka*

MICHEL TORRES



Pour Sandrine

*« Parce que c'était Liu,
Parce que c'était Mô. »*

AMORCE

Extérieur nuit, quai désert, flots lisses.

Pas de vent, pas de lune, une scène en attente.

Sur la berge en face, quelques éclairages publics veillent, lampadaires épars dont la lumière orangée ne parviendra pas à traverser le canal noir. Dans l'obscurité, une silhouette assise en tailleur, un combattant immobile, zen, posé au bord d'un fil de rivière, rêve de vengeance. Il espère sans trop y croire voir filer en grappe dans le courant les cadavres de ses ennemis.

En guise de rivière, un canal, marin.

La mer, un jour ou l'autre tous les canaux y mènent. Lui en perçoit le flux et le reflux, cette pulsation habite le silence nocturne ; ce souffle régulier le bercerait s'il n'était au-delà de la fatigue.

Prédateur à l'affût, sûr de son coup, s'ils passent cette nuit ce sera forcément du côté sombre, du sien, du bon côté de la route d'eau. Il est prêt. Il verra sans être vu.

Il a maquillé son visage et ses mains avec un bouchon brûlé, camouflage intégral en souvenir de ses commandos de marine : F.O.M.E.C. (Forme, Ombre, Mouvement, Éclairage, Couleur), jeans noir, tricot noir, blouson noir, baskets noires, ninja nègre.

Il s'adosse à un bloc de basalte, fondu dans l'ombre...

CHAPITRE 1

Héros

Son nom, c'était Maurice.

Depuis toujours dans le secteur, tout le monde l'appelait Mô.

Pour le commun des villageois, il avait l'esprit dérangé, le ravi, un madur.

Ceux qui croyaient qu'il parlait seul dans son cabanon se trompaient, il dialoguait tête à tête avec l'araignée qu'il avait au plafond : une épeire diadème tigrée jaune et noire, sa confidente.

Il vivait dans un Tabarka mythique.

Au premier coup d'œil, assommé de soleil et saoulé de ciel bleu électrique, c'était pimpant, typicos, une vraie carte postale.

Trop bleu pour être vrai, lui connaissait l'envers de ce décor.

La vieille jetée de blocs de pierre en vrac enserrait de ses bras malingres quelques barques de pêche pointues en bois peint écaillé, trois négofols, quelques sapinoux à fond plat, quatre catalanes à moteur Bernard, plus ou moins cradingues et une demi-douzaine de bateaux de plaisance en plastique. Tout cela flottait tant bien que mal au-dessus des algues croupissantes dans les flaques moirées de mazout et tout

cela sentait la pisse, la vieillesse aigre et la mort annoncée, déjà écrite sur le fond vaseux de l'étang asphyxié.

Et pourtant, c'était le bord où des marins grecs aventureux avaient pris pied dans le pays. Il y avait un bail, plus ou moins trois mille ans. Les eaux étaient montées, le paysage avait été bouleversé, mais les traces demeuraient. Par un mètre cinquante de fond, à cent pas du rivage, on pouvait rencontrer en ordre dispersé les gardiens du site : les blocs de pierre taillée de l'antique jetée gréco-romaine, oubliés des dieux et des hommes, quais perdus, submergés, en partie enlisés, recouverts d'un fauvisme mouvant d'algues brunes, rousses et jaunes.

Le paradis de son enfance d'ondin solitaire, passée à explorer ce petit univers noyé sous deux à trois mètres d'eau cristalline : le tour de la « Pyramide » et le « Chemin des Romains », des noms antiques pour ce récif surpeuplé. Du sable coquillier et des prairies marines entouraient des rochers recouverts d'huîtres collées, des tapis de moules, une faune fixée d'invertébrés multicolores, de grands bancs de poissons minuscules, et surtout des grappes d'hippocampes accrochées à ses doigts d'enfant, un micro-monde lagunaire en miraculeux équilibre. Un aquarium tropical ce coin-là, à une époque définitivement révolue pour cause d'écosystème épuisé. Avec ses dix ans, son maillot en laine tricotée, son masque de plongée qui lui englobait tout le visage et le tuba incorporé qui s'obstruait avec une balle de ping-pong, il se la jouait alors *Vingt mille lieues sous les mers*, recherchant obstinément le cimetière du Nautilus et les scaphandriers du capitaine Nemo, jusqu'à ce que le froid ressenti l'oblige à sortir de l'eau grelottant et les lèvres violettes et à se sécher en se collant cul-nu sur un rocher plat, brûlant de soleil.

On n'abandonne pas son paradis. Mô avait toujours vécu là sur le milieu marin comme une salicorne des rivages et il s'était enraciné, disposant et habitant l'ultime baraque du port des pêcheurs pauvres, le ghetto des pêcheurs fauchés, le dernier barracot du petit port de pêche de Tabarka.

Pendant deux millénaires, cette caste d'intouchables demeura hors les murs, loin des remparts, accrochée sur le rivage de tous les dangers. Une tribu de sauvages hors normes et le plus souvent hors la loi dans une favela à risque, brûlée, dévastée et reconstruite obstinément après chaque invasion. Au fil des siècles, décimés ou récupérés, ces indiens-là avaient disparu.

Mô était le dernier des Mohicans et hantait le quartier.

Sa bicoque de planches goudronnées et de tôles ondulées était cernée par les lotissements, la modernité des règlements normatifs urbains et les asservissements immobiliers. Elle s'ouvrait malgré tout plein sud, protégée de la rage du soleil d'été par un mûrier platane et un olivier de Bohême épineux, porte et fenêtre cuirassées d'une plaque de zinc. Il l'avait meublée avec soin de caisses et de cageots, il avait bâti une cheminée centrale de matériaux récupérés : des pierres calcaires dorées, légères et tendres, faciles à mettre en œuvre et des briques réfractaires flammées. La poutre : une antique traverse de chemin de fer en chêne créosoté, lourde et dense comme du fer.

Son fournisseur de matériaux, c'était la décharge de Marseillan, domaine des goélands, des rats et des roseaux, un plan immense et sauvage.

Avant, on y trouvait tout ce que l'on ne cherchait pas mais depuis peu, sous la pression écologique, la municipalité avait

dû la fermer et créer une déchetterie. Terminée la gratte, plus de récupération libre, Mô s'était rabattu sur la dernière possible : celle du Cap d'Agde. L'ancienne cheminée du volcan éteint avait d'abord servi de carrière, une mine de pouzzolane à ciel ouvert, excavée pendant des années, épuisée par les carriers et un temps abandonnée, un immense trou que tout le monde bourrait consciencieusement avec des kilotonnes d'encombrants et d'ordures ménagères. Lui se plaisait à imaginer le réveil du volcan, l'explosion et le renvoi des détritiques dans l'atmosphère, la région étouffée, ensevelie sous les décombres.

Le Languedoc dans la merde et la langue d'oc qui foutait le camp.

« On a les Pompéi que l'on mérite ! »

Et il en riait, jaune.

Les dernières décharges fermaient les unes après les autres alors que, grâce à la crise endémique, ferrailleurs, brocanteurs d'occasion et exclus avérés étaient de plus en plus nombreux et affamés. Des loups enragés, décervelés et abusés qui, se trompant d'ennemis, se dévoraient entre eux, mythifiés et hystériques, prêts à tout pour se faire un peu d'argent, noir.

Mô ne faisait pas partie de la horde hurlante. À l'en croire il n'avait peur de rien mais prenait soin de trimballer avec lui un vieux 7,65 chargé, dans son dos, coincé dans la ceinture de son jean, entre peau et chemise, à portée, au cas où...

Le revolver lui aussi provenait de la décharge.

Il survivait librement, détaché de tout et de tous, cultivé sans le savoir, néo-cathare sans mysticisme.

Sa devise : nada, rien.

Peu de besoins et de contraintes, dure liberté.

Pour lui deux saisons dans ce pays de cocagne : l'hiver et l'été.

À la belle saison ça allait tout seul. Avec sa barque, il grattait les fonds ou écumait la surface de l'étang, pêchant les clovisses, les palourdes, quelques huîtres plates, parfois des poivres et des pachelines. Il calait, selon la lune, une pièce de filet pour les soles, les seiches, et même une petite capechade, un filet labyrinthe dont la nasse lui fournissait de temps à autre mais de moins en moins, un loup, un muge, une anguille, une dorade et de plus en plus de crans qui pullulaient, eux.

Le cran, crabe vert, dit « crabe enragé », sans valeur marchande, vide la plupart du temps, rien à bouffer sous la carapace, mais savoureux un ou deux mois par an, l'emblème du village, animal totémique et référence communautaire. Une référence bien choisie, une bête à leur image, vindicatif, voleur, charognard, mais aussi courageux, hardi, toujours prêt à l'attaque, ne tournant jamais le dos, ne fuyant jamais, quel que soit l'assaillant, même pas devant les hommes.

L'hiver, par contre, pas gaire à pêcher, des broutilles, bijoux, violets à la mer, quelques oursins, de petites crevettes grises...

Tout cela se vendait mal et Mô était le contraire d'un commercial.

Alors, pendant les fêtes de Noël et du Jour de l'An, l'homme libre se louait deux ou trois mois à un conchyliculteur pour le détroquage, le nettoyage, le calibrage et l'expédition des huîtres : salarié.

Il fallait manger et essayer de payer le « rôle », sécurité sociale et droit de pêche des marins, son rôle ou son emploi dans ce théâtre quotidien. Méditerranéen, plutôt petit, tanné,

sec et noueux comme un sarment de vigne, il n'avait pas attendu la mode et portait depuis toujours, hiver comme été, jeans et tee-shirts délavés, rapiécés, effrangés jusqu'à la corde.

Les jeunes du village le trouvaient « roots », « destroy », il leur avait rétorqué en rigolant que ses vêtements l'étaient peut-être mais que lui ne se considérait pas détruit. Vivant dans une solitude hantée, souvent plombé par la folie et le désespoir, il savait, lorsqu'il touchait le fond, taper du pied et remonter vers la surface, nager pour vivre et composer avec son demi-siècle d'existence, plongeant encore et toujours, la plupart du temps en apnée, en « libre », en symbiose avec son étang de Thau.

Bête marine, en apesanteur entre la surface et le fond, il ondulait sans effort apparent avec une grâce de funambule de l'eau.

CHAPITRE 2

*Apparition
de Robert, dit la
Traina, dit Sac
de Nœuds...*

« La lagune est trop chaude. Araignée ma sœur, tu sens comme l'air est poisseux. Les eaux sont grasses. Si l'étang s'étouffe, gare la malaïgue... »

L'araignée changea de position dans la toile, elle semblait interpréter les vibrations de sa parole et faisait systématiquement face quand il parlait.

Glissando à main tendue sur la toile cirée, il lui attrapa une mouche. Il sentait vibrer dans sa paume fermée le petit moteur des ailes. Il la projeta dans la toile arachnéenne où elle s'englua : cadeau.

Il détestait les mouches. Il avait détesté les araignées avant de rencontrer la sienne, du coup, il avait reporté son animosité sur les mouches importunes.

Au-dessus de la braise, à une crémaillère dans le foyer, étaient accrochés sa marmite, son toupi rouge émaillé. Il en retira deux laisses : deux mulets tachés de jaune doré sur les opercules et quelques crans que la cuisson avait rougis. Une eau-sel, ail, feuilles de laurier, oignon et pomme de terre, frugal repas.

Il sortit d'un buffet bancal un torchon, un croûton, et un carafon de vin blanc sec, assaisonna l'assiette garnie d'un

filet de vinaigre et se mit à manger avec application, triant patiemment les arêtes de la pointe de son couteau et suçant sans bruit les carapaces des petits crabes ; contre toute attente, ils étaient pleins.

On frappait à la porte, il alla ouvrir, étonné. Le sauvage n'avait pas de visiteurs.

C'était Robert, dit la Traïna, un gars de sa classe d'âge, marginal comme lui mais pas net. Officiellement pêcheur et conchyliculteur, il possédait un petit mas qui périclitait, deux tables d'huîtres à l'abandon, et surtout une coque polyester en V équipée d'un moteur hors-bord de 150 chevaux, maniable et très rapide.

Comme il était incapable de plonger ou de travailler, le fainéant gagnait sa vie comme « largueur » : il emmenait des plongeurs braconniers équipés de blocs et de détendeurs sur les lieux de pêche. C'était moins fatigant et beaucoup plus lucratif que l'apnée.

Très tôt le matin, tard le soir ou par mauvais temps, quand le vent et les vagues dispersaient les bulles d'air comprimé remontant à la surface, les gendarmes maritimes avaient beaucoup de peine à repérer les pirates. Invisibles, ils raclaient les fonds comme des crabes, en autonomie complète, tant qu'ils avaient de l'air comprimé. Deux heures plus tard, la Traïna retournait arracher les pirates et leur butin de palourdes. Ils gagnaient pas mal d'argent et lui donnaient une petite part. Toutes ces petites parts additionnées lui faisaient une belle rente. Robert rêvait et jouait son existence au jour le jour, à la nuit la nuit, pas seulement au poker dans l'arrière-salle d'un bistrot mais aussi aux gendarmes et aux voleurs.

Vieux Peter Pan à la petite semaine, il avait trouvé ce créneau pour y faire sa vie et c'était le sien.

Enfin, ce soir-là, il était mal :

« Tu as su ce qui m'est arrivé, Mô ? Je suis dans une merde noire, tombé en panne en revenant de larguer, du coup les flics m'ont serré, mon bateau est sous scellés, chômage technique, niqué, en vacances forcées. Heureusement pour moi, j'étais à vide et ils pourront rien prouver, mais en attendant je suis coincé. Je n'avais ni papiers, ni équipements de sécurité, je suis bon pour le pique-couenne et surtout ils vont se régaler de faire durer leur procédure de rétention à la con.

- Et tes complices, ils en pensent quoi ?

- Mes plongeurs mercenaires ? Ils peuvent plus pirater. Ils patientent en grattant de la graine de moules mais ça gagne moins. Ils ont tellement envie de retourner aux palourdes qu'ils risquent de me faire une croix dessus et de s'adresser ailleurs. Déjà, ils aiment pas trop le bruit autour de leurs affaires...

- Si j'ai tout compris, ton entreprise de taxi flibustier part en couilles.

- Cassé, foutu.

- Avec mon 25 chevaux, même si je voulais, je peux pas larguer à ta place, mon pauvre Robert, mon sapinou n'est pas assez rapide...

- C'est pas ça que je te demande, Mô, ça c'est que le début.

- Ah !

- La mort du petit commerce, c'est pas le plus grave, attends... »

Mô le fit asseoir sur une caisse à sa table, lui servit un pastis maison bien tassé, se resservit un fond de vin blanc, et laissa venir.

« Merci. Tu es le plus heureux toi, hein, Mô ? Question monnaie, tu es juste, juste. Tu gagnes moins que moi, mais cool. Seul, tu dépends de personne. Tu es ton patron...

- Accouche.

- Si tu veux, je peux te proposer un extra qui rapporte et tu m'énlèves une épine du pied...

- Aïe ! Dis toujours...

- Une affaire, européenne, c'est dire : un Russe. Je dois le récupérer en mer, du côté de la tour du Castellás. Albert, qui est en cheville avec eux, leur a donné les relèvements de l'épave du « Morutier ». Il doit rentrer en France comme une vedette, ce mec, incognito, sans passer par la douane ou l'immigration. Il serait largué de nuit par un grand voilier avec une bouée et un grappin, et à minuit pile, il allumera une lampe trois fois.

- Et alors ?

- J'ai trois mille balles pour récupérer ce colis au large et le ramener le plus discrètement possible, ni vu ni connu.

- C'est bien payé... Pourquoi il le fait pas lui-même ton Albert ? Tu le connais bien ce gonze ?

- Je le connais parce qu'on joue au poker ensemble. Il a un garage merdique mais pas de barque, et surtout il est pisté par les gendarmes lui aussi et il mouille. Il a des amis pas nets et peut-être qu'il en fait un peu trop ces temps-ci... Un boulot facile, pas besoin d'un bateau très rapide, juste du sérieux et de la discrétion. C'est pile pour toi. Moi je tiens plus la route, j'ai plus de bateau et je suis trop dans le collimateur des flics.

Toi, tu es clair, inconnu des services, je t'explique le topo, tu fais le boulot et on se partage le magot.

- Poète, vos papiers !

- Te moque pas. J'ai que toi de confiance. Il me faut quelqu'un de sûr et qui sache fermer sa gueule. Mes clients européens, ce sont pas des rigolos. J'ai promis, je dois tenir. Je peux plus reculer, ils sont pas joignables. L'affaire est en marche et je suis mal barré. Fais ça par amitié, Môm ! Ils comptent sur moi. C'est une affaire qui me dépasse. Si je leur manque c'est le drame, ils se vengeront sur Albert et sur moi, et ils sont capables de tout.

- Un beau sac de nœuds !

- Pas pour toi. Penses-tu. Tu recueilles un naufragé et tu as droit à une récompense. C'est comme ça qu'il te faut voir le truc et pas autrement.

En plus, Môm, tu me rends service, une fois de plus, comme à l'école quand on était gosses. Je faisais rien que des conneries, tu te rappelles ?

- Je te sauve la vie, oui.

- Peut-être bien. Allez ! Oui ! Dis oui !

- Écoute, ça paraît possible si je reste anonyme.

- Normal.

- Tu te fais payer en liquide par ton Albert et tu me fais passer le blé discrètement par-dessous la table au Marine-bar.

- Pas de problème, on fait comme ça.

- T'excite pas. J'ai rien décidé au fond. Tu m'as pas tout dit. D'abord, est-ce qu'ils te connaissent, tes Européens, tes naufragés volontaires ?

- Non ! C'est Albert qui m'a branché, je sous-traite pour lui, c'est le seul qui me connaît...

- Bon ! Tu en rajoutes une couche dans la sous-traitance avec moi mais en secret. Personne ne doit savoir que je te remplace au pied levé. Je veux rien avoir à faire avec ton Albert. Officiellement c'est toi qui y vas. Tu lui dis qu'on te prête un bateau. « On » ! Tu m'as compris ? « On » !

- Sur ma vie, Mô...

- C'est pour quand ce sauvetage en mer ?

- Justement, ça urge, c'est pour demain minuit.

- Après tout, pourquoi pas ? Plus vite fini...

- Voilà !

- Écoute : ce Russe, je le déposerai à ton mas entre une heure et deux heures du matin. Tu te démerdes pour le reste et tu récupères l'argent. Pas un mot sur moi ou tu le regretteras.

- D'accord. Tout ce que tu voudras. »

Robert acceptait tout un peu trop vite. Il respirait mieux. Plus détendu, soulagé, il avait repris du poil de la bête. Il sortit son mouchoir, s'essuya la nuque, le front et la bouche.

C'est là que Mô commença à s'inquiéter.

« J'espère que tu me fais pas faire une connerie, Robert...

- Penses-tu !

- Tu m'as bien tout dit ? Pas de lézard ? Si ça foire, je te retrouverai. Les fuites ne peuvent venir que de toi, personne d'autre ne sait que je suis sur le coup. Je t'avertis, je ne veux aucun contact direct avec cette tribu de barbares exotiques.

- Aucun risque. Tu me ramènes le gars et barka, c'est comme si c'était fait. Allez ! C'est dans ta poche !

- Dis, en parlant de poches, j'y pense : il a bien dû te donner une avance, Albert, pour que tu acceptes le voyage. Ne me raconte pas d'histoires, je te connais bien.

- Tu as raison. Il m'a filé cinq cents, mais j'avais quelques dettes...

- Ne me joue pas les misérables. Si tu veux que je remplisse le contrat à ta place, file-moi ton portefeuille tout de suite et sans rouméguer. »

Il lui restait un peu plus de deux cents. Mô empocha les deux billets de cent, tout neufs, et lui laissa le reste en monnaie.

« Je veux pas la mort du pêcheur. »

Ils rirent, complices.

Ils burent un autre coup et parlèrent un moment : du temps, du village et de sa mairie, de cette saloperie de malaïgue qui revenait un été sur trois asphyxier l'étang et faire crever le coquillage, des palourdes qui ne bâillaient plus assez franchement, de leur enfance perdue, des copains partis ou pourris ou les deux à la fois, et des filles, des filles qu'ils n'avaient pas eues, de celles qui les avaient eus et de celles qu'ils avaient cru avoir...

« Salut, Mô, et à bientôt.

- Ne reviens plus, animal ! Et au Marine, à l'apéro, tu me fais passer l'enveloppe sous la table.

- Sur ma vie ! »

Robert parti, il sortit et fit le tour de sa cabane, ferma le volet de bois et la porte doublée de zinc.

Personne dehors, l'air était épais et mouillé, respirer demandait un effort.

L'araignée rentra dans son trou.

« Est-ce que ça dort les araignées ? »

Dans un coin de la pièce unique, Mô s'était aménagé une couchette, un lit de bateau, un matelas sur des lattes de bois.

Dur.

Il éteignit sa lampe à pétrole, il vivait à l'ancienne.

Dans son demi-sommeil, il entendit gratter, ne bougea pas.

De temps en temps, Janique venait gratter au volet, la nuit, quand son routier de mari faisait « l'international ». Il lui ouvrait sa porte et ils faisaient l'amour à l'étroit sur sa couchette, deux cuillères frénétiques. C'étaient de bons moments, elle y mettait tout son cœur, lui pas grand-chose.

Janique c'était l'amour facile et il en avait marre de cette brune un peu forte qui l'avait dans la peau comme elle le lui soufflait dans l'oreille. Elle se croyait obligée de jouir bruyamment et cette comédie le fatiguait.

Envie d'autre chose, d'autres horizons, de pluies fines, d'orages tropicaux, d'îles désertes, de palétuviers et de cocotiers, de *vahinés ma sœur*, d'autres vies, sans les soirs de déprime englués d'angoisses indicibles, sans cette tentation latente et morbide des abîmes, du néant bleu, d'un arrêt de Je.

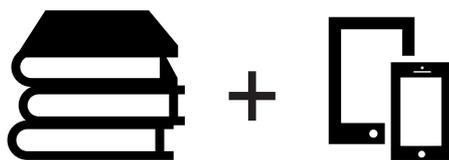
Table

AMORCE	p. 10
CHAPITRE 1 — <i>Héros</i>	p. 12
CHAPITRE 2 — <i>Apparition de Robert, dit La Traïna, dit Sac de Nœuds</i>	p. 20
CHAPITRE 3 — <i>Héros, suite...</i>	p. 30
CHAPITRE 4 — <i>Repêchage</i>	p. 38
CHAPITRE 5 — <i>Héroïne</i>	p. 46
CHAPITRE 6 — <i>Marseillan-Ville</i>	p. 50
CHAPITRE 7 — <i>Robert deux, le retour</i>	p. 54
CHAPITRE 8 — <i>Mer et manque</i>	p. 62
CHAPITRE 9 — <i>Manque et mer</i>	p. 68
CHAPITRE 10 — <i>Le mas de Robert</i>	p. 76
CHAPITRE 11 — <i>Les toques de nuit</i>	p. 84
CHAPITRE 12 — <i>Au carrefour des orages</i>	p. 90
CHAPITRE 13 — <i>Cinéma</i>	p. 94
CHAPITRE 14 — <i>Pêche de nuit</i>	p. 106
CHAPITRE 15 — <i>Du bonheur</i>	p. 112
CHAPITRE 16 — <i>Le Corse</i>	p. 118
CHAPITRE 17 — <i>Blanche lune et barbecue</i>	p. 124
CHAPITRE 18 — <i>Sa Camargue, petite</i>	p. 132
CHAPITRE 19 — <i>Après les rats, les oiseaux</i>	p. 140
CHAPITRE 20 — <i>Le feu</i>	p. 148
CHAPITRE 21 — <i>Surprise</i>	p. 154
CHAPITRE 22 — <i>Désœuvré</i>	p. 160
CHAPITRE 23 — <i>Retour sur le canal</i>	p. 164
CHAPITRE 24 — <i>Le jaguar</i>	p. 168

CHAPITRE 25 — <i>Funérailles marines</i>	p. 174
CHAPITRE 26 — <i>Souvenirs, souvenirs</i>	p. 180
CHAPITRE 27 — <i>Retour de bâton</i>	p. 188
CHAPITRE 28 — <i>Plateforme</i>	p. 196
CHAPITRE 29 — <i>Le phare</i>	p. 202
CHAPITRE 30 — <i>Le Boss</i>	p. 206
CHAPITRE 31 — <i>Cop de cap</i>	p. 212
CHAPITRE 32 — <i>Enterre-mort</i>	p. 216
CHAPITRE 33 — <i>Il pleut...</i>	p. 220

publie.net





PROFITEZ DE LA VERSION NUMÉRIQUE,
SANS [AUCUN] FRAIS SUPPLÉMENTAIRE



www.publie.net

littérature contemporaine — invention — crossmedia